

L'amour d'un frère

Le soleil rayonnait à travers la fenêtre de Charles. Enfin un peu de beau temps, c'était la première fois depuis le début de ses vacances dans sa maison d'enfance. Il sortit de son lit, après de longues minutes passées allongé à lutter contre son envie de se rendormir. Il se dirigea dans la cuisine, se prépara un café, comme il avait l'habitude de le faire tous les matins qu'il accompagna d'une tranche de brioche un peu séchée achetée à la boulangerie en bas de sa rue deux jours avant. Il déjeuna debout dans son salon, face à la fenêtre, tant il était hypnotisé par les quelques rayons de soleil perçant la fine couche de nuages qui tâchait le ciel bleu. Il appréciait la douce chaleur qu'ils déposaient délicatement sur son visage. Il eut une soudaine envie de sortir profiter du soleil.

Il se prépara rapidement, puis sortit de la maison pour aller se promener. Il avança quelques minutes sur l'unique chemin partant du jardin avant d'arriver à un croisement. Il réfléchit quelques minutes, quel passage devait-il prendre ? Il lui semblait se souvenir de balades sur la route de gauche. Ils allaient toujours se promener en famille ; il lui prit donc l'envie d'aller par ce même chemin, pris d'une soudaine vague de nostalgie, assez étonnante puisqu'il n'en avait jamais ressenti auparavant. Il s'engagea donc dans ce chemin, encore un peu boueux des averses de la veille. Le décor changeait petit à petit au fur et à mesure qu'il avançait. Il était maintenant entouré d'arbres et d'un fleuve. Il sentit tout d'un coup quelque chose lui tomber sur les cheveux. Il chercha du bout des doigts la chose au milieu de ses cheveux. Oh ! C'était une de ces sortes de petites feuilles en forme d'hélice. Son frère adorait en lancer dans le fleuve, il était si heureux d'en voir tomber des arbres durant leurs balades. Il se souvenait encore de son rire candide et enfantin quand les hélices perçaient la tension à la surface de l'eau. Il reprit sa route après avoir joué avec la petite hélice entre ses doigts. Elle était tombée dans la terre humide. Tant pis, il en trouverait sûrement une ou deux autres un peu plus tard. Il avançait à travers le paysage qui évoluait au fil de sa marche. Le fleuve fut bientôt remplacé par la mer et le chemin bordé d'arbres par une falaise rocailleuse. Le chemin devenait de plus en plus escarpé. Il arrivait dans un décor qui lui était familier, encore plus même que sa maison d'enfance. Il avançait, retenant ses larmes provoquées par sa mélancolie. Au bord du chemin de terre se trouvaient des petites fleurs violettes et jaunes. Sa mère adorait ces fleurs, des statî, stata.. Oh, le nom ne compte pas. Ces fleurs violettes décoraient sa maison par centaines, peut-être même par milliers. Il voyait toujours sa mère et sa grand-mère en ramasser durant leurs balades du dimanche. Elles passaient des heures à chercher les plus jolies, les plus grandes, les plus colorées et d'autres heures encore, à en faire des bouquets, les enrubanner, les assembler... Elles étaient si heureuses, toutes les deux, réunies longuement autour de leurs fleurs. Il se rappela leurs grands sourires emplis de joie, joie dont il se nourrissait en la regardant. Souvent, sa sœur et son frère le plus jeune se joignaient à elles, fascinés par leur art. Lui observait de loin. Il aimait assister à ces moments de bonheur pur entre eux. Il en cueillit une, touché par le souvenir de sa mère. Il n'avait pas pris conscience de tout le chemin qu'il avait parcouru pendant qu'il rêvassait. Il était déjà loin sur le chemin de terre qui bordait la falaise, asséché par le vent qui alourdissait l'atmosphère, sûrement depuis plusieurs semaines déjà. Son cri lui assourdissait les oreilles tant il soufflait fort. Il enfila la capuche de son blouson, il faisait frais. Charles était essoufflé de sa marche sur ce chemin pentu. Il vit un banc. Il s'assit. Ce siège lui semblait familier. Il était bleu, en bois de palettes, et orné de fleurs. Mais... Il ne se rappelle plus très bien. Oh... Si, si ! C'était ici qu'il voyait toujours ces deux personnes âgées, assises mains dans la main, un sourire aux lèvres. Et c'est en face de ce banc, au bord du chemin qu'il regardait en étant assis qu'il voyait toujours trois adolescents sauter du haut de la falaise pour atterrir dans l'eau. Il les observait, les écoutait. Les éclats de rire, le bruit de leur chute dans l'eau, leurs cris de joie, leur air fier... Ils étaient trois, heureux, ils étaient trois et vivaient leur vie comme ils le voulaient. Il les voit encore, là, il se les imagine heureux sauter dans l'eau. Il ferma les yeux et enleva sa capuche. Le bruit du vent le berçait délicatement. Il

s'assoupit, puis fut réveillé par la faim. Il se leva, regarda l'heure puis avança. Il se délectait du paysage, les falaises et les galets découpées dans l'océan et le ciel bleus, l'herbe verte qui poussait à sa guise, le phare rouge et blanc là, au loin. Il arriva sur une place en contrebas, la place des cahutes. On trouvait une énorme quantité de restaurants de bord de plage. Il était déjà à la plage ?! Il ne se souvenait pas avoir fait tant de trajet... Il avait quelques euros dans sa poche, assez pour s'acheter de quoi combler le vide dans son estomac. Bon, une gaufre ferait l'affaire.

Il s'assit dans le sable une fois son casse-croûte cuit. Elle sentait bon, elle sentait l'enfance. Il dégusta ce doux souvenir d'enfance. Il se délectait de ce goût, synonyme de nostalgie. Malheureusement, ce goût qu'il appréciait n'était pas éternel, et laissait après lui une sensation de vide dans sa tête qui venait d'accueillir chaleureusement de doux souvenirs qui s'en allaient déjà. Il n'était pas très tard, Charles profita donc un peu plus de la vue, l'horizon bleu, les voiliers, les rires, le sable blanc, fin, chaud. Il apprécia quelques minutes ce doux paysage, mais il voulait bouger, il voulait marcher. Alors, il se leva, et laissa ses jambes le guider le long de l'écume mousseuse. Il se souvint quand sa sœur cherchait à sauter par-dessus les vagues, à éviter toute l'écume quand elle nageait. Sans qu'il ne sache pourquoi, cela l'emplissait de joie. La mer était calme et le vent chaud, des conditions parfaites pour se balader au bord de la mer. Il avança sans but durant longtemps, longeant la courbe naturelle de la plage, avant de s'asseoir de nouveau dans le sable. Il était fatigué d'avoir tant marché. Il se laissa tomber en arrière, dans le sable puis s'assoupit. Le doux vent chaud, transformé depuis son passage sur la falaise, lui caressait le visage. Il se sentait bien, calme et apaisé.

Une goutte de pluie qui roulait sur son visage l'extirpa de son sommeil, puis une deuxième, une troisième... Il se leva, mit sa capuche, enfila ses chaussures et se dépêcha pour rentrer chez lui. Le beau temps avait été de courte durée, quel dommage ! Il décida de passer par le centre-ville, c'était plus rapide comme ça. Il passa devant toutes les boutiques, les restaurants, les glaciers qui avaient animé son enfance. Tous rangeaient leurs tables, leurs petits étalages... Tous avaient été réjouis de voir du soleil, qui malheureusement ne daigna pas rester pour partager un repas avec les habitants. La pluie s'intensifiait, les gouttes s'épaississaient. Charles était trempé. Il appréciait le soleil, mais se sentait tout aussi bien quand il pleuvait. Le seul problème, c'est qu'il ne pouvait pas se balader sous la pluie. Il se dépêcha, il marchait très vite, comme les soirs après l'école, quand il était petit. Les jours de pluie, son frère et sa sœur faisaient la course jusqu'à leur maison. Lui se contentait de marcher vite. Il aurait aimé courir avec eux. Il aurait dû courir avec eux. Il enfonça sa clef dans la serrure de la porte d'entrée de sa maison d'enfance. Après l'école, son frère et sa sœur se battaient pour avoir le privilège d'ouvrir la porte avant l'autre. Lui les regardait, il les laissait partager ce bonheur tous les deux. Il rentrait après eux, posait ses chaussures bien rangées quand eux les avaient jetées rapidement pour courir se bagarrer dans leur salon. Charles posa ses chaussures, toujours au même endroit qu'avant. Il les écoutait rire, ils riaient si fort, lui aussi aurait aimé rire avec eux. Mais il les laissait. Charles se dirigea dans la cuisine. Il était quatorze heures ; il avait faim. Il se prépara une omelette, comme le faisait sa mère. Il était morose. Il ne réfléchissait plus. Il sortit une assiette. Puis un verre. Fourchette, couteau, serviette. Il s'installa sur la grande table en chêne qui était là depuis la naissance de son plus vieux frère. Elle était grande, et lui semblait si petit assis à cette immense table. Il se sentait de retour en enfance. Il en avait jusque-là gardé un bon souvenir, il savait bien qu'elle n'était pas la plus heureuse de toutes mais en gardait tout de même de bons moments et une bonne image gravée dans sa mémoire. Mais sa balade avait fait remonter des moments moins gais. Sa mémoire avait occulté le fait qu'il ne s'était jamais laissé vivre face aux autres. Elle avait occulté le sentiment acre qu'il ressentait quand il voyait son entourage, rire, s'amuser, être heureux sans lui. Il ressentait toujours un pincement au cœur, mais pour autant continuait de les laisser vivre en face d'eux, et continuait de les regarder, comme il regarderait un film de son réalisateur préféré. Il aurait voulu. Il aurait aimé. Il aurait dû. Dû vivre. Dû faire. Vivre avec eux et faire avec eux. Il aurait aimé vivre cette joie, ces rires avec eux, en même temps qu'eux. Il s'était contenté de se nourrir des sourires des autres, de

leurs regards emplis de bonheur. Petit, cela lui semblait suffisant. Il était pourtant si souvent triste, enfant. Jusqu'à ce jour, il n'avait jamais compris ce qui causait cette constante tristesse, mais maintenant, il savait. La vision de la joie des autres n'avait malheureusement jamais suffi à assouvir ses besoins de bonheur. Peut-être tenait-il là la réponse à tous ses problèmes. Après son enfance, cette fâcheuse habitude l'avait suivi. Il n'avait jamais pensé à agir autrement. Sa vie avait jusque-là été monotone. Métro, boulot, dodo, ils disent... Et bien, lui vivait sensiblement sur ce même schéma. Il n'osait jamais vivre des moments heureux, il ne l'avait jamais osé. Charles était même sûr de n'avoir jamais connu le bonheur. Il pleurait. Comme bien trop souvent à son goût. De lourdes larmes coulaient le long de ses joues, salées, presque amères. Elles faisaient la course le long de ses joues, puis de son cou, avant de s'arrêter sur son pull, y déposant leur amertume. Ses yeux ne s'arrêtaient plus. Il fut pris d'une soudaine migraine. Il y était habitué, cependant il n'avait jamais connu une si forte crise. Il ne savait plus quoi faire. Aveuglé par ses larmes, voyant flou, il ne savait plus où marcher, où aller. Il se dirigea vers sa chambre, s'installa dans son lit et passa quelques heures allongé dans le noir, quelques heures à pleurer. Il avait tant de regrets. Il ne pouvait s'empêcher de penser que toute sa vie, tout son échec, tous ses malheurs n'étaient que de sa faute. Il s'en voulait tant, il s'en voulait de n'avoir jamais osé vivre, jamais osé prendre sa place. Il aurait aimé pouvoir vivre des moments heureux comme il les voyait toujours faire. Mais eux étaient si heureux, il ne voulait pas troubler leur bonheur.

Il était trop tard pour lui. Au final, Charles aurait préféré troubler momentanément leur bonheur plutôt que de ne jamais être heureux. Après tout ce qui était arrivé à sa famille, maintenant qu'il ne pourrait plus jamais connaître le bonheur avec eux, il regrettait. Son regret consumait sa vie à petit feu, mais lui masquait l'odeur de fumée d'un voile de persuasion. Il se persuadait qu'il allait mieux, qu'ils ne lui manquaient plus, qu'il connaissait le bonheur. Tout cela était faux. Sa famille lui manquait terriblement, à en mourir. La mort soudaine de son frère l'avait brisé. Le souvenir du jour de sa mort jouait dans sa tête, il était limpide, comme si tout cela s'était passé hier. Il se souvenait des derniers traits de crayon sur sa lettre d'adieu, de la couleur de la chemise qu'il portait, de son expression si étrangement apaisée une fois par terre. Son frère s'était jeté du toit de son immeuble un doux soir d'été. Il avait expliqué dans sa lettre ne plus se sentir à sa place depuis plusieurs mois déjà. Ces mots, ces quelques lignes étaient et seraient à jamais gravés dans la mémoire de Charles. La chute de son frère suivie de sa mort furent le début de tous ses problèmes. Après son soudain décès, il s'isola. De tout. Il s'éloigna de ce qu'il restait de sa famille, ses parents étant morts plusieurs années avant, mais aussi de ses quelques connaissances faites au travail. En partant, c'est comme si un bout de lui avait été emporté par son frère. Peut-être même tout son être. Son frère avait toujours essayé de l'inclure comme il le pouvait, prenait toujours de ses nouvelles. Ils avaient l'habitude de se retrouver dans un café près de chez lui tous les mercredis. Son frère fut à jamais le seul à avoir apporté de l'attention. Sa mort changea toute sa vie. Toute sa routine. Charles détestait le changement, alors pendant quelques mois il continua d'aller au café du coin tous les mercredis, de lui écrire une lettre tous les mois comme il le faisait auparavant. Puis, petit à petit, les sorties hebdomadaires au café furent remplacées par des balades dans le cimetière où reposait à jamais son frère. Son quotidien s'adapta petit à petit pour s'accomoder à la vie sans son frère, mais aussi sans le reste de sa famille. Son frère était sa seule attache au monde. Il lui avait offert un avant-goût du bonheur, un échantillon du remède à son mal-être. S'il avait réussi à discerner le malheur de son frère avant qu'il commette l'irréparable, Charles aurait pu connaître le bonheur, garder le goût de la vie. Mais tout cela n'était jamais arrivé. Il devait reprendre ses esprits. Charles n'avait jamais eu l'occasion de penser à la mort de son frère, ni d'en parler. C'est la première fois qu'il avait le temps, que son esprit se laissait le temps de divaguer et penser à ce drame. La première fois qu'il repensait à l'évaporation de sa famille. La vie était une tâche ardue quand elle était vécue seule.

Après cette balade, ces souvenirs, ces longues heures de voyage à travers son esprit, il réalisa qu'il était tout sauf heureux, et qu'il ne l'avait jamais été. Il en était incapable, cette

émotion était si... Il ne pourrait même pas la décrire. Charles ne savait plus quoi faire. Il était seul, il n'allait pas très bien. Son frère lui manquait beaucoup. Il n'avait désormais plus rien. Avant cette balade, ces souvenirs, Charles n'avait pas réellement réalisé. Jusque-là, il vivait avec l'impression que la mort de son frère n'était qu'un mauvais rêve et que tout irait mieux un jour. Mais tout n'allait pas mieux. Rien, à vrai dire. Charles voulait trouver un moyen de s'en sortir, il était là, allongé dans son lit depuis au moins trois heures, à réfléchir à cette histoire enfouie dans les tréfonds de sa mémoire mais aujourd'hui rendue à la lumière. Il devait penser à autre chose que cette mort et que ces possibilités de vie ratées. Il se redressa, pris d'un vertige tant il était resté allongé longtemps. Il puisa toute sa force pour se lever et allumer la lumière. Elle était si vive. Il enfila la première paire de chaussures qui lui passa sous la main, ainsi qu'un manteau noir, se saisit de son trousseau de clés puis partit. Il était tard, le soleil commençait à céder sa place, remplacé par un fin croissant de lune. Il se dirigea sur le même chemin que le matin même, mais cette fois choisit le chemin de droite. Il marcha une demi-heure sur la chaussée d'une route. Puis, il arriva. Le cimetière. Celui où était enterré son frère, ses parents et ses grands-parents. Il y venait tous les mercredis mais, cette fois, il n'était pas venu depuis quelques semaines. Il avait eu trop de réunions. Il sentit quelques larmes couler sur sa joue. Charles venait pour la première fois en ayant pleine conscience de l'absence de son frère. En étant là, debout devant lui, il le sentait présent. Il l'imaginait à sa gauche le prendre par l'épaule. Il entendait sa voix murmurer des petits mots de réconfort. Son cœur s'apaisa, ses maux se calmèrent. Charles n'était pas heureux, il en avait maintenant conscience, il n'était pas sûr de pouvoir changer quelque chose, cependant il aimait plus que jamais son frère bien qu'il ne soit plus là et savait que son frère l'aimait tout autant. Il le ressentait, là, au fond.

Peut-être qu'après tout, avec son frère, il avait été un peu heureux. Le café, la plage, les gaufres, les balades. Le bonheur était si complexe, si délicat, c'était un pétale replié sur lui-même qui avait besoin de tendresse et d'aide extérieure afin de s'ouvrir.

Charles n'était plus sûr de rien, sauf d'une chose : il aimait son frère et, finalement, son bonheur fut et était cet amour.